

Émergence et devenir d'une littérature féminine dans les milieux yiddishophones français après la Seconde Guerre mondiale

Présentation janvier 2018

Le projet présenté ici a été conçu dans le cadre du programme de financement proposé par la FMS et par l'institut Émilie du Châtelet sur l'histoire des femmes juives en France entre 1939 et la fin des années 1950. Consacré aux femmes ayant écrit en yiddish dans la France de l'après-guerre, il s'attache à explorer les rapports entre écriture féminine et culture yiddishophone de deux points de vue différents : du point de vue de la présence et de l'impact des femmes dans les milieux culturels où évoluent les réfugiés et les immigrés souvent transitoirement installés en France, et donc dans la construction d'une littérature de témoignage au sens large du terme ; mais aussi du point de vue de la trace laissée par la langue et la culture yiddish et, en particulier par cette génération d'écrivains et d'écrivaines, dans la mémoire de celles qui, une génération plus tard, les ont traduits et rendus assimilables par la culture française. Je dis bien « celles » et non « ceux » car la présence des femmes dans l'activité de traduction est étonnamment importante et, pour ainsi dire, inversement proportionnelle à leur présence sur la scène de la production littéraire.

Peu traduite jusque dans les années 1960, ou souvent réduite à des traductions qui font peu de cas de la langue originale, multipliant les adaptations ou le passage par des langues relais telles que l'anglais ou l'allemand, la littérature yiddish connaît un regain d'intérêt dans le sillage de mai 1968, et se trouve investie par un groupe de jeunes intellectuelles – des femmes pour leur très grande majorité – qui se réunissent autour d'une figure de proue, celle de Rachel Ertel, et se mettent à traduire des textes qui répondent à la fois à un besoin de rétablir un lien avec l'origine familiale et à un désir de trouver des lieux de reconnaissance culturelle alternatifs par rapport à ceux que véhicule la culture dominante. Aux côtés de quelques noms d'hommes, on voit ainsi revenir ceux de Delphine Bechtel, Nadia Déhan-Rotschild, Carole Ksiazencic-Matheron, un peu plus tard celui de Batia Baum, des femmes qui ont toutes participé à définir ce qui subsiste, dans le monde francophone, de la riche culture yiddish, ainsi que des formes particulières qu'elle a prises en France. Aujourd'hui encore, ce sont des femmes qui poursuivent ce travail, non seulement celles précédemment citées mais aussi d'autres, comme Evelyne Grumberg et Monique Charbonnel.

Il s'agit donc ici tout à la fois de présenter un panorama des femmes écrivant en yiddish dans la France de l'après-guerre et de s'interroger sur les choix qui président à la traduction d'une partie de leurs œuvres en français, c'est-à-dire sur ce qui fait trace, dans la culture française actuelle, de leur production. Au fil des recherches que j'ai menées jusqu'à présent, j'ai rencontré six noms qui, sous des angles divers, se rattachent au corpus qui m'intéresse : ceux de Rivke Kope, Perl Halter, Lili Berger, Menuha Ram, Reyzl Zychlinsky et Lena Jedwab Rozenberg. Toutes sont des femmes ayant écrit, sans toujours être immédiatement publiées, pendant ou peu après la Seconde Guerre mondiale et dont la trajectoire est, au moins transitoirement, passée par la France après la libération. Dans ce paysage littéraire, Lili Berger et Rivke Kope occupent une place particulière : elle sont les seules à n'avoir pas échoué en France au gré des errances de l'après-guerre. Contrairement aux réfugiés pour lesquels la capitale française est bien souvent une destination de hasard, perçue comme transitoire même si elle est parfois devenue permanente, Rivke Kope a immigré à Paris en 1931, où elle publie poésie, nouvelles et essais à partir de 1951. Quant à Lili Berger, elle a quitté la Pologne dès 1933, pour la Belgique d'abord, avant de rejoindre la France en 1936. Elle y est revenue en 1968, après s'être employée à essayer de reconstruire

une vie juive dans la Pologne communiste, et y a accompli la plus grande partie de sa carrière d'écrivain, qui touche à des genres très éclectiques. Très engagée politiquement, dans la mouvance communiste, elle a pris une part active aux activités de la Résistance et, à la différence de beaucoup d'autres Juifs, a décidé de retourner en Pologne en 1949 pour participer à une reconstruction de la vie juive dans un contexte communiste qui lui semblait propice, avant de revenir en France définitivement en 1968, au moment où la politique antisémite du gouvernement polonais s'intensifie. Son écriture, à l'image de son engagement, prend des chemins multiples, qui incluent la participation à un *yizker-bukh* en hommage aux écrivains yiddish parisiens assassinés, la contribution à une revue consacrée à des questions « culturelles et sociales », ainsi que la publication de romans, de nouvelles et d'essais.

Le lien des quatre autres écrivaines avec la France est, au contraire, intrinsèquement lié à la situation de l'après-guerre. Dans un contexte où l'Europe est traversée par des millions de réfugiés et d'apatrides, Paris est un lieu où s'arrêtent de nombreux migrants. De ces rencontres parfois passagères entre les rescapés juifs d'Europe orientale et la capitale française est né un milieu particulier qui, comme celui d'avant-guerre, se trouve connecté à un monde yiddishophone transnational et mobile, mais pour lequel le maintien de la langue et de lieux d'échange internes recouvre des significations indéniablement nouvelles. L'ancrage parisien de ce milieu est comme allégorisé par le 9 rue Guy Patin, lieu enclavé entre deux gares auquel Rachel Ertel a consacré un article à mi-chemin entre le témoignage personnel et le portrait sociologique, et dont elle se souvient comme d'une véritable « planète yiddish¹ ». Cet immeuble, historiquement habité par des jeunes filles et jeunes femmes juives prises en charge par un comité de bienfaisance, devient en 1946 un refuge de rescapés venus des quatre coins de la Pologne, et ayant bien souvent passé les années de guerre dans l'errance. La vitalité intellectuelle de cette communauté de hasard en fait le lieu d'une véritable renaissance de la culture yiddish, régulièrement animée par des lectures, des conférences, des échanges, et au sein de laquelle se crée même une revue au titre évocateur, *Kiyoum* [Existence], publiée sous les auspices de la Fédération des sociétés juives de France. Menuha Ram, mère de Rachel Ertel dont la carrière d'écrivain devait commencer à se dessiner à partir de la fin des années 1950, a séjourné avec sa famille en ce lieu dont témoignent aujourd'hui les écrits de sa fille. C'est aussi le cas de Reïzl Zychlinsky, qui était quant à elle une poétesse renommée déjà avant-guerre, et dont le passage par Paris, bien que très bref, puisqu'elle n'a passé que trois ans rue Guy Patin avant de s'installer à New York en 1951, a durablement marqué celle qui devait devenir la tête de pont de la diffusion et de la reconnaissance institutionnelle de la culture yiddish en France. Perl Halter, sans être passée par la rue Guy Patin, appartient à ce même milieu et à cette même génération, qui a contribué à faire exister transitoirement une culture yiddish, à la fois artistique et politique, dans la France d'après-guerre et à y former une littérature de témoignage polymorphe qui, dans son cas, s'est illustrée exclusivement par l'écriture poétique. Outre des contributions à des journaux, Perl Halter a en effet publié trois recueils entre 1953 et 1968, dont deux à Paris et un en Argentine. Aucun n'a été traduit en français. Quant au cas de Lena Jedwab Rozenberg, il constitue lui aussi un cas particulier puisque, bien qu'elle appartienne à ce même milieu d'intellectuels démunis attachés à la culture yiddish, bien qu'elle ait écrit très tôt, sa poésie et son journal d'adolescente ne sont publiés que dans les années 1990, après que, atteinte d'une maladie dégénérative, elle a entrepris de reprendre ses écrits de jeunesse, travail qu'elle n'a pu achever et dont la mouture finale est le fait de son époux. Dans ce cas, le regard rétrospectif, à cinquante ans de distance, fait partie du processus de diffusion et conditionne probablement des formes de réécriture, même dans la version yiddish originale. Et même dans le cas des œuvres des autres

¹ Rachel Ertel, « Les fantômes du 9 rue Guy Patin », in *Les Temps modernes*, 2015/5, n° 686, p. 21-54.

écrivaines, le rôle de la mémoire culturelle joue un rôle central dans ce que l'on retient aujourd'hui de ces écritures et du milieu dont elles sont issues.

Outre celui de Lena Rozenberg, dont le journal a été publié en yiddish et en français presque simultanément, et à une date très tardive par rapport à l'époque de sa rédaction, deux noms se démarquent pour le lecteur francophone : ceux de Reyzl Zychlinsky et de Menuha Ram, dont les écrits sont les seuls à avoir fait l'objet de traductions en français. L'histoire même de ces traductions est à creuser : réalisées par Rachel Ertel – dont l'enfance a baigné dans l'atmosphère de la rue Guy Patin et pour laquelle l'histoire familiale s'ajoute à l'intérêt littéraire – et par Nadia Déhan-Rotschild – qui n'est pas liée de manière si intime à ces noms mais qui appartient à une génération de traductrices pour laquelle l'interstice entre le yiddish et le français est devenu espace d'émergence d'une parole et d'une histoire propres, elles disent ce que la génération suivante a investi dans ces textes². Le devenir de ces œuvres est donc indéniablement influencé par cette réception hors-champ – par ce que l'autre langue voit en elles, par la manière dont elle parle d'elle-même en les faisant parler. Sur le continent américain, où l'intérêt pour les écritures yiddish féminines est plus développé qu'en France, ce ne sont d'ailleurs pas nécessairement les mêmes œuvres qui se trouvent retenues : Reyzl Zychlinsky, qui a émigré outre-Atlantique après son bref passage en France, a été traduite aussi bien en français qu'en anglais, mais Lili Berger, qui apparaît dans une anthologie canadienne, reste inconnue du public francophone.

Chaque contexte s'attache donc à rendre visibles un certain nombre d'œuvres au détriment des autres, créant une mémoire littéraire qui est en partie arbitraire et circonstancielle mais qui tient aussi à leurs propriétés intrinsèques et à cette qualité, si difficilement réductible à des critères stables, que l'on nomme « poétique » ou « littéraire ». Avant même que le déplacement dans la langue française et la lecture différée ne régénèrent les textes de Zychlinsky et de Menuha Ram, il semble que ce soit déjà dans leur contexte d'apparition que leurs œuvres se donnent comme neuves, faisant surgir du milieu où elles se forment des récits et poèmes qui parlent *autrement*, qui adoptent et altèrent tout à la fois l'espace verbal auquel ils se réfèrent. Il s'agira donc ici de cerner cet inouï, ce nouveau, cet inusité, de saisir comment, dans ces œuvres, se déplace et s'étend le champ du dicible ; et en même temps de discerner ou d'écarter la présence d'une même nouveauté, occultée celle-ci, dans les écrits qui leur sont contemporains. C'est donc un travail qui voudrait s'efforcer de mettre en regard l'intention et la réception, le concomitant et le rétrospectif, le contexte d'apparition des œuvres et la mémoire par laquelle elles se trouvent pérennisées, réinvesties ou obliérées.

² Quelques poèmes de Reyzl Zychlinsky ont également été traduits par Charles Dobzynski dans *Le Miroir d'un peuple. Anthologie de la poésie yiddish*, Paris, Seuil, 1987.